

## LE DIMANCHE A LAPOUTROIE VERS 1930 – 1935 : SOUVENIRS D'ENFANCE

Jean MATHIEU

70 ans ont passé mais les souvenirs d'enfance sont toujours bien vivants. J'espère que ces quelques pages d'une époque d'hier mais révolue nous permettront de nous souvenir de la vie dominicale à Lapoutroie en ces anciens temps.

### PREMIERE PARTIE

À cette époque **deux activités principales dominaient**. La production de fromage de munster et l'industrie cotonnière : une filature de Lapoutroie et un tissage à Hachimette. À partir de 1830 – 1850, nombre de fils et filles d'agriculteurs avaient trouvé un emploi dans ces industries naissantes.

En 1930 c'était encore l'agriculture qui était majoritaire avec plus de 150 fermes. Toutes ces fermes étaient isolées dans la montagne et les fermiers avaient un besoin important de se rencontrer. Aujourd'hui on dirait : **un besoin de communication !** À cette époque, pas de radio. La majorité des fermes n'avaient pas de courant électrique. La T.S.F, (télégraphie sans fil) naissait et quelques rares habitants du village possédaient un appareil. On ne parlait pas de « télé » inconnue à l'époque, mais des échos rapportaient son existence en Amérique.

Très peu de familles étaient abonnées à un journal quotidien. Par contre plus nombreux étaient les abonnés à un hebdomadaire : le Nouvelliste d'Alsace, l'Ami du peuple, le Pèlerin, la Croix du dimanche, de tendance chrétienne. Quelques érudits lisaient l'Action française et la Victoire. Ouvrages annuels, le Messenger boiteux de Strasbourg et l'Almanach Vermot étaient bien répandus dans les familles.

Contrairement à l'heure actuelle où n'importe quel événement d'un bout du monde à l'autre est connu instantanément, un délai de 8 à 15 jours était courant pour connaître des faits de la région. Alors le dimanche, jour de rencontre et de communication à l'église, sur la place de la mairie, et ensuite dans les auberges, avait tout son rôle social.

### L'APPEL DES CLOCHES

Le dimanche était annoncé par le nombre impressionnant de sonneries de cloches. Pas moins de 12 sonneries différentes durant la journée ! A 6 heures du matin : l'angélus. À 6h15 pour la première messe de 6h30. À 7h15 sonnerie pour la petite messe de 7h30, spécialement fréquentée par toutes les agricultrices et par quelques agriculteurs des annexes éloignées qui vivaient toujours à « la vieille heure » une heure d'avance sur l'heure légale. À 8h 30, première sonnerie (le premier coup) d'une cloche pour la grand-messe de 9h30. À 9h00, deuxième sonnerie (deuxième coup) de 2 cloches pour la grand-messe. À 9h15, troisième sonnerie (troisième coup) de 3 cloches. Pour les grandes fêtes, la troisième sonnerie était de 4 cloches. Une sonnerie avait lieu à l'Élévation et pour les Baptêmes après la grand-messe. À 12h00, l'Angélus de midi, avec 3 ou 4 cloches. À 13h30, première sonnerie pour les Vêpres de 14h30. À 14h00, deuxième sonnerie. À 14h15, troisième sonnerie. À certaines occasions il y avait encore un salut et des complies à 20h00 et ensuite c'était l'Angélus du soir. On peut dire que la vie était bien réglée avec toutes ces sonneries !

## LA VIE PAROISSIALE

La paroisse était dirigée par le curé doyen et deux vicaires surtout durant le temps pascal, l'Avent, Noël. Pendant le Carême, un capucin de Sigolsheim venait renforcer le clergé.

Dans l'environnement immédiat de l'église et du presbytère deux figures emblématiques restent bien présentes dans ma mémoire. « Zidor » le sacristain, jovial, taquin, malicieux et farceur envers tous mais spécialement envers le clergé. Malgré un handicap de la main droite, suite à un accident, il jouait à sa manière l'harmonium et accompagnait tous les jours la messe de 7h15. Inévitablement aux fêtes de la Ste Vierge, il terminait la messe par le cantique : « J'irai la voir un jour... »

A cette époque j'avais été sollicité pour être servant de messe. Être servant de messe était considéré comme un honneur et un code de bonne conduite. Mes parents étaient heureux et fiers de ma nomination. Le problème était d'apprendre en latin et par cœur les réponses aux prières du prêtre. J'ai encore en mémoire les foudres du curé lorsqu'une réponse était erronée.

Nous étions une quinzaine de servants de messe, dont la majorité habitait près de l'église. Elzio, Tito, Gilio, Bruno, David, que nous appelions Goliath, nos camarades, des fils de maçons italiens, étaient plus sollicités par le clergé et par le sacristain.

Zidor nous donnait les directives. C'est aussi lui qui remplissait les burettes de vin et d'eau pour les messes. Autre souvenir de Zidor : durant le sermon, qui était toujours assez long, il faisait une rapide escapade au cabaret le plus proche de l'église.

La deuxième figure que j'ai en mémoire, c'est le Suisse «Alexis ». Avec sa grande plaque argentée sur la poitrine mentionnant *Police du Culte* et ses grandes moustaches, il imposait le respect de l'ordre. Premier personnage lors des cérémonies religieuses, la grand-messe du dimanche, les processions, il était redouté des gamins turbulents. Avec sa grande hallebarde claquant le sol, il rappelait à l'ordre et au silence. Les récalcitrants étaient mis en pénitence au banc de communion jusqu'à la fin de l'office, en attendant la « récompense » en rentrant à la maison. Tel était l'ambiance entourant les offices religieux du dimanche.

### Les offices du dimanche : la grand - messe

La grand-messe débutait toujours par l'entrée et la bénédiction du clergé, en procession, du fond de l'église vers le chœur. Le Suisse en premier, suivi des servants de messe munis de leurs chandeliers allumés, ensuite le clergé aspergeant les fidèles d'eau bénite, les hommes à droite, les femmes à gauche, pendant que la chorale chantait *Asperges me*. Tous les chants de la messe étaient en latin : Kyrie, Gloria, Credo, Sanctus, Agnus dei, dont la mélodie variait au courant de l'année: Avent, Noël, Carême, Temps Pascal, Pentecôte. Le chant grégorien était aussi quelquefois « estropié. » Le chant final de la messe était le seul en français : il était toujours en rapport avec la période liturgique. A cette époque, la chorale était uniquement masculine.

Le sermon était précédé des publications des offices de la semaine suivante, ainsi que des informations de la paroisse. Sans oublier les annonces des bans de mariage, au minimum six semaines avant la cérémonie. Cette publication était lue trois dimanches consécutifs et se terminait par la formule : « *Les personnes qui connaîtraient des empêchements à ce mariage doivent nous en avertir avant ce mariage.* »

Le sermon, ensuite, du haut de la chaire, souvent long, relatait l'Ancien et le Nouveau Testament : il était écouté avec respect. En tant que servant de messe nous observions bien des somnolences des anciens durant cette homélie.

En 1930, pratiquement tout le monde allait à la messe du dimanche et jusqu'aux habitants des fermes les plus éloignées dans la montagne. La messe du dimanche était obligatoire : son manquement était un péché mortel. L'autre obligation était la confession de ses péchés une fois l'an et la communion durant le temps pascal, faire ses pâques. Tel était le contexte religieux de cette époque.

Beaucoup, et surtout les femmes, pratiquaient leur foi avec une conviction religieuse profonde. D'autres, par tradition, d'autres enfin par habitude et aussi par le besoin de se rencontrer et de contact humain. Mais tous manifestaient une certaine contrainte pour la messe dominicale et le devoir pascal.

Avant le chant final, la messe se terminait par ce chant immuable en latin : *Domine salvam fac rem publicam* et *Exaudi nos in die*. Ce chant datant du Concordat entre Napoléon Bonaparte et le Pape Pie VII, la loi du 16 juillet 1801, a été chanté jusqu'en 1940. A l'origine d'abord en faveur de l'Empereur, puis en suite du Roi, sous la Terreur pour le Peuple, après la Révolution en faveur de la République.

Une petite anecdote : en 1940, après l'annexion forcée de l'Alsace par les Allemands, ce chant a continué à être chanté tous les dimanches pendant plusieurs mois, avant que l'occupant ne s'en rende compte et l'interdise !

### **La messe du dimanche n'empêche pas un peu de commerce.**

La grand-messe étant à 9h30, l'église était à moitié pleine du côté des hommes. Comme les fermes des montagnes étaient bien éloignées et que l'on se déplaçait à pied, l'église se remplissait petit à petit, surtout après le sermon.

Les commerces étaient ouverts le dimanche matin et bien des fermiers faisaient des courses avant la messe.

En 1930 - 1935 il y avait trois marchands de bestiaux qui faisaient commerce de vaches laitières. Les trois étaient juifs, de Horbourg et de Wintzenheim, mais ils avaient leur commerce à Lapoutroie. C'étaient Lucien Lévy, Loulou et André Meyer. Lucien Lévy avait son écurie derrière le Café Central, en face de l'église.

Donc, en allant à la messe, quelques fermiers amateurs de vaches laitières fraîches allaient jeter un coup d'œil sur un choix d'achat possible. La décision n'étant pas prise, le juif disait en patois : « Vo rvaro d'main, il a ta d'nallè è masse meytan. Mè te vé vèr, lè vetch la te dâre do lèsèy pa lé kôn ! » « Vous reviendrez demain, il est temps d'aller à la messe maintenant. Mais tu vas voir, la vache-là te donnera du lait par les cornes ! »

Après le sermon, le fond de l'église se remplissait et était complet. Comme servant de messe, il était parfois difficile de se faufiler entre tous ces hommes. Je me rappelle avoir entendu les derniers arrivants, se signant du signe de la Croix avec l'eau bénite, dire entre eux : « Kabé ksa lé vényo lé smeyne ci ? » « Quel est le prix des veaux cette semaine ? »

**... LA SUITE...**

**DANS QUELQUES SEMAINES ! ...**